

tion. Quel encouragement, n'est-ce pas, à étudier avec ardeur et persévérance ?

Il est vrai que les premières leçons des sciences se présentent sous un aspect qui paraît rebutant, car il faut, pour les comprendre, un effort d'esprit un peu plus grand (pas beaucoup) que pour se rendre compte de matières plus ordinaires. Mais quel est-il donc celui-là qui ne veut pas se donner un peu de peine afin d'agrandir le cercle de ses idées, et développer son intelligence ? Quoi ! l'on paie pour voir un vain spectacle, un monstre ! et l'on ne voudrait pas travailler un peu pour se mettre en état d'admirer les œuvres de la Tout-Puissance Divine ! Est-ce que le spectacle de la nature avec sa merveilleuse perfection ne vaut pas celui d'un tableau par lequel un peintre s'immortalise, parce qu'il y reproduit une vaine ressemblance, une ombre de ce que la nature nous présente en réalité ? Non, il ne faut pas se rebuter, ni surtout se laisser préjuger contre la science, prendre pour un conte en l'air l'assertion que le plaisir d'étudier et d'apprendre les vérités de la philosophie est au-dessus de tout prix. Rappelons-nous, que si quelquefois la racine de la science est amère, les fruits en sont bien doux.

Da reste, voici un conseil pour ceux qui se sentent du dégoût dès le début de leurs études scientifiques :

Prêtez une patiente attention aux principes qui vous sont appliqués. Croyez qu'on ne vous propose rien à étudier qui n'ait quelque usage pratique ou qui ne soit lié à quelque connaissance importante. Peut-être ne verrez-vous pas immédiatement cette liaison ou cette utilité, mais patience : commencez par avoir la complaisance de croire que vous en savez un peu moins long sous ce rapport que ceux qui vous instruisent, et bientôt, si vous êtes persévérants, vous serez à portée de connaître par vous-mêmes la valeur des leçons que l'on vous donne et jusqu'à quel point elles valent la peine que vous vous donnez pour les apprendre. Faites cela, et après quelque temps de travail, vous serez surpris, en jetant un regard derrière vous, de voir à quelle distance vous êtes déjà de votre point de départ.

Toutes les sciences peuvent se diviser en trois grandes classes ; celles qui ont rapport à la *quantité*, aux *nombres* ; celles qui ont rapport à la *matière*, et celles qui ont rapport à l'*esprit*. Les premières s'appellent *Mathématiques* et enseignent les propriétés des nombres, de la grandeur. Les secondes composent la *Philosophie naturelle* et montrent les propriétés des corps dont nous pouvons avoir connaissance par le moyen de nos

sens. La troisième classe s'appelle *Philosophie intellectuelle* ou *morale* et s'occupe des substances spirituelles, de la nature morale de l'homme, de ses rapports avec son créateur, avec ses semblables et avec lui-même. Vient enfin l'*Histoire* qui bien que ne faisant proprement partie d'aucune de ces trois classes, leur est néanmoins de la plus grande utilité en consignait les faits qui ont rapport à à toutes sortes de sciences.

Admirons donc quel vaste champ est ouvert devant nous ! Ce n'est pas moins que l'univers entier passé, présent et futur. Dieu nous a donné le moule à deviner : quelle plus belle carrière pour l'exercice de nos facultés intellectuelles !

T. II.

U O A B E I L L E

“ Forsan et hæc olim meminiſſe juvabit. ”

QUÉBEC, 13 NOVEMBRE 1851.

Quand le diable fut vieux il se fit hermite.

De même, sans comparaison, l'Abeille, en vieillissant, prend du goût pour la politique ; et voilà que son rédacteur qui, dans cette science, en sait pour le moins autant que d'âne, va emboucher la trompette et vous entretenir : car après tout, pourquoi ne lui serait-il pas permis, à lui, de parler d'une chose dont tout le monde fait ailleurs ?

Que se passe-t-il donc de si extraordinaire dans le monde ? Quelque nouvelle révolution vient-elle de surgir des passions populaires et menacer d'ébranler la société jusque dans ses fondemens ? Bah ! dans notre siècle qui a plus vu de révolutions que tous les autres ensemble, l'extraordinaire est de n'en pas voir. Voilà ce qui confond les idées de l'Abeille et de son rédacteur.

On vint l'autre jour lui annoncer que le Gouverneur avait cassé la Chambre, c'est-à-dire en bon français, avait tout simplement dit aux membres : Messieurs, si vous voulez encore siéger au parlement, il faut que vous vous fassiez tous élire de nouveau. De par mon autorité, vous n'êtes plus rien.

Joli compliment n'est-ce pas ? Je me crus en pleine révolution et je pris le coup du midi pour le canon d'alarme. Quoi ! casser la chambre lorsqu'on est en paix ! Il y a là quelque *anguille sous roche*, c'est certain. Je cours donc à mon voisin *Rusticus*, mon bon ami, qui, tout plein d'*assurances, murmurées et autres*, me dit d'être tranquille : Tranquille... repris-je... mais ne sais-tu pas que la Chambre est cassée... — C'est vrai, me dit-il, la Chambre est cassée, mais

voici l'histoire. Elle devait mourir de sa belle mort, l'été prochain, on a trouvé que c'était trop tard, on a pris le parti de lui donner le coup de grâce pour en avoir plutôt fini avec elle et avoir le plaisir de faire les élections cet automne. Il est si agréable de voyager aux premières neiges !

Là dessus s'engage entre nous deux une conversation où les hérésies en politique n'étaient probablement pas rares, et que je rapporterais si je pouvais me la rappeler.

De la Chambre aux membres la transition est facile ; on passe en revue Mr. Baldwin qui a donné l'exemple de la débendade Mr. Lafontaine, dont la retraite laisse un si grande vide dans la politique canadienne, puis le nouveau ministère, auquel, certains sibylles prédisent une courte vie, les candidats avec leurs programmes remplis de beurre plus ou moins salé.

Badinage à part, la situation, comme l'on dit, nous paraît fort grave. Dans cette élection qui va remuer le pays depuis le golfe jusqu'au lac supérieur, il y aura plusieurs éléments de discorde.

En première ligne, la tenure seigneuriale. Rusticus qui sait un peu d'économie politique parce qu'il a fait sa septième avant d'étudier le droit, me montra clair comme deux et deux font quatre, qu'au fond de toute cette clameur, il y a autre chose que les intérêts privés des seigneurs et des censitaires. Ne vois-tu pas, me dit-il, d'un ton prophétique, ne vois-tu pas, dans tout cela, une atteinte aux droits de la propriété, un socialisme déguisé, une négation du pouvoir judiciaire ? De deux choses l'une ; ou bien les Seigneurs ont droit à ce qu'il perçoivent, et alors on ferait une injustice en les en dépossédant ou bien, ils n'y ont pas droit ; alors qu'on les poursuive en justice ? — Comprends-tu ?

Je restai tout émerveillé devant cet argument *cornu* auquel je ne savais que répondre. Alors mon ami continua : Il est bien malheureux que cette question n'ait pas été réglée dans la défunte chambre ; je crains bien qu'elle ne cause beaucoup de troubles durant les élections générales.

Après cette pomme de discorde, on parlera aussi des dimes, du conseil législatif électif, du Gouverneur et des magistrats à élire par le peuple, du chemin de fer d'Halifax, des canaux, du lac St. Pierre, des chemins, et que sais-je encore.

Pauvre Gouverneur, pauvres ministres, mais surtout, pauvre peuple si vous saviez comme Rusticus vous plaint !

Mr. P. J. O. Chauveau, avocat de cette